cps n°166 5°série
jaquette p.1

LE CEMPUISIEN

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES
DE L'INSTITUTION DÉPARTEMENTALE GABRIEL PRÉVOST

MV

PRÉSIDENT : M. VIGNERON, 35, allée Gabriel Rabot – 93300 AUBERVILLIERS – SIÈGE SOCIAL : 60, rue René Binet – 75018 PARIS - C.C.P. 1844-02 Paris

N° 166 Juillet / Octobre 1994



La fanfare en 1926

cps n°166 5°série
jaquette p.2



Les fêtes de la Pentecôte en 1923

LE CEMPUISIEN

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÉVES
DE L'INSTITUTION DÉPARTEMENTALE GABRIEL PRÉVOST

MV

N° 166 Juillet / Octobre 1994

SOMMAIRE

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

La couverture est en impression offet.
Les pages intérieures en photocopie par l'imprimerie de la Mairie de Rungis.

Pour le Comité,
le gérant
Daniel REIGNIER
6, rue de la petite fontaine
91430 - Vauhallan

Les illustrations du Cempuisien

La couverture -
- La fanfare en 1926-1927 - direction Roger.
(photo M. Beuron)

Photos d'hier -
- Pentecôte 1923 - Elèves et "anciens" à la sortie du réfectoire.
- Sur le terre-plein - danses par les élèves du cours complémentaire
(col. H. Tacnet)

Photos d'aujourd'hui -
- A la clairière du Caveau, discours de notre président Marcel Vigneron, en hommage à Gabriel Prévost.

- Cour d'honneur - Cérémonie à la mémoire de nos camarades disparus pendant les guerres.

Dernière de couverture -
- 1928 : Les anciens ateliers de mécanique, avec le professeur Boutet.

: Surveillants et surveillantes de cette époque.

- Le directeur Canioni et madame à la plage de Mers, été 1935-36 (?) entourés d'anciens et d'anciennes venus rendre visite à la colonie des "gars d'sauce" au pavillon Ernest Rousselle.

- La salle de repassage avec Valentine Jacquelin (ancienne élève), au centre, au milieu de ses élèves-apprenties.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

DATE A RETENIR

- Notre prochain banquet " d'automne " aura lieu le 20 novembre.

Les retrouvailles des cempuisiens auront lieu à l'Hôtel Ibis, à Gentilly.

Pour toutes précisions une convocation sera adressée à chacun, ultérieurement.

-:-:-:-:-:-:-:-

LE WEEK-END DE L'AMITIE

Cempuis - samedi 25 juin 1994 -

Répondant à l'invitation de monsieur le directeur de la Maison Marcel Callo, une dizaine d'anciens et "assimilés" se retrouvent dans le parc ruisselant d'eau, un peu avant midi, ce samedi.

Le parc est paré pour la fête : grand décor peint, stands divers, buvette, crêperie, piste circulaire ceinturée de balles de paille pour démonstrations à bicyclettes, échasses et autres jeux.

Temps maussade, ô combien ! La Maison grouille de monde, enfants, parents, personnel, invités, tous également mouillés et transis.

Le déjeuner (self service) est délicieux. Combien de repas servis ? Près de deux cents sans aucun doute. Les gars et les quilles de l'O.P. forment une tablée. Au désert - qui vous savez - chantera " Les Nomades" de Jean Ferrat.

Le temps est toujours incertain, pluie intermittente, quand nous gagnons l'ex-terrain de foot. Promenades à cheval dans le bois et circuit en hélicoptère sont proposés. Le ciel inclément ne saurait avoir raison de la fête.... Il doit être 16 heures quand notre petit groupe part en balade : village, place-verte et retour.

Las ! Il faut déjà se dire au revoir, la plupart regagnant leurs pénates lointaines le soir même. Pourtant, un "clocher" haut d'une petite dizaine de mètres,érigé au milieu d'une grande surface de l'ancien jardin, fait de branches et de fagots, la pointe surmontée d'un superbe coq de carton peinturluré est prêt pour le feu de la Saint Jean qui sera allumé en soirée.

Celle-ci vient vite et c'est merveille de contempler cet embrasement pacifique, éternel sujet de bonheur pour petits et grands. Le coq perd peu à peu de sa superbe pour sombrer finalement dans les flammes, devant une centaine de spectateurs ébaubis, tenus en cercle, à distance, derrière un cordon de sécurité. Le ciel s'est lassé de pleurer depuis longtemps fort heureusement. Le feu d'artifice parachève superbement cette première journée aux sons d'une musique qui mêle ses accents aux détonations.

Dimanche 26 juin - au matin -

Le temps est au beau fixe et comme nous sommes en juin, il fait chaud. A hauteur de l'escalier donnant accès directement aux cuisines, le personnel, tout de blanc vêtu, hommes et femmes, s'affairent en allées et venues ininterrompues sous la direction du Chef. C'est la préparation du méchoui qui rôtit la-bas, dans l'aire voisine de celle où le coq de carton disparut la veille dans les flammes.

Camion-sono, tables et chaises de jardin disposées sur la pelouse pour une centaine de convives,ciel bleu de carte postale, tout est en place pour le deuxième acte de cette fête de l'Amitié.

Hors-d'oeuvre en salade, méchoui, fromage, glace,vin rouge et rosé, soleil à sasiété, que vous dire les amis ?

Monsieur le directeur prononce une brève allocution pour saluer ses invités, remercier l'association des anciens de l'O.P. d'être représenté par son Président et se féliciter du succès de ce week-end vécu sous un ciel contrasté.

Nous prenons alors le chemin du retour non sans avoir serré de nombreuses mains, la tête vibrante, le coeur chaud et le regard empli de tant et tant de souvenirs revivifiés.

Marcel Vigneron

De nombreuses fois déjà, dans le temps, la Vie et l'Oeuvre de notre vénéré bienfaiteur Joseph-Gabriel Prévost (1793-1875) ont été portées, avec plus ou moins d'authenticité, à la connaissance des lecteurs du Cempuisien - Aujourd'hui, grâce au long et minutieux travail de recherche qu'avait entrepris, il y a quelques années, madame Demeulenaere-Douyère, conservateur à l'Institut de France, il nous est possible, dès maintenant, de publier avec son accord, un long article consacré à Gabriel Prévost - article paru dans le Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France (112ème année - 1986).

Cet article représentant une trentaine de pages, nous nous proposons de le publier sur plusieurs numéros.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

UN « PATRIARCHE DE LA BIENFAISANCE » : JOSEPH GABRIEL PRÉVOST (1793-1875)

-:-:-:-:-:-:-

Le 29 avril 1875, un riche philanthrope, Joseph Gabriel Prévost, s'éteint dans sa propriété de Cempuis (Oise). C'est alors un vieil homme qui, malgré une existence pleine de déceptions et de revers de fortune, s'est consacré à essayer de soulager la misère de ses contemporains. Aux termes de son testament, âprement discuté par sa famille, il laisse tous ses biens au département de la Seine à la condition de protéger et de perpétuer l'œuvre de bienfaisance qu'il a fondée.

La personnalité et l'œuvre de Gabriel Prévost méritent qu'on s'y attarde quelque peu. Il a su concilier les intérêts d'un commerçant avisé et souvent prospère avec l'action altruiste d'un homme charitable et soucieux de son prochain. Ignorant des doctrines et incapable de les critiquer raisonnablement, il a adhéré avec passion aux théories nouvelles de son époque qui, telles le saint-simonisme ou le spiritisme, parlaient de générosité et de justice sociale. Si sa naïveté et sa vanité l'ont souvent désigné comme une proie facile pour les charlatans de tous bords, sa persévérance et sa bonté lui ont permis de fonder un orphelinat qui porte aujourd'hui encore son nom, et qui a accueilli des générations de petits Parisiens en difficulté.

***

Joseph Gabriel Prévost naît le 22 août 1793 à Cempuis, en Picardie, dans une famille de cultivateurs relativement aisée. Il reçoit une éducation très simple, comme il s'en explique à la fin de sa vie à l'un de ses correspondants : « Mes connaissances en fait de littérature, je suis fort ignorant, n'ayant reçu que l'instruction du village il y a soixante-dix ans ; il paraît que le Créateur de toutes choses ne m'a pas grâcié d'une bonne

mémoire, je n'ai jamais pu apprendre ma grammaire ; la science n'était donc pas le but de la mission que j'avais à remplir »[1].

Bien qu'elle soit d'origine rurale, le commerce occupe une place importante dans la famille Prévost ; parmi ses cinq fils, Nicolas et Jean-Baptiste restent au pays mais exercent tous deux la profession de marchand, Jean-Baptiste plus particulièrement comme marchand-mercier. Qu'est-ce alors un marchand-mercier ? La sagesse populaire dit de lui : « Mercier, marchand de tout, faiseur de rien », car, c'est vrai, il est le seul à faire exception, depuis le XIII[e] siècle, à la règle qui régit le monde commercial et artisanal pendant tout l'Ancien Régime et encore dans les premières années du XIX[e] siècle, et qui impose au commerçant de ne vendre que ce qu'il fabrique. Qu'il soit colporteur ou qu'il tienne boutique, le mercier propose à sa pratique un incroyable choix de menus objets de toilette et d'habillement, des épingles au coupon de tissu, des rubans aux vêtements.

Gabriel Prévost et ses deux autres frères, Louis Alexandre et Casimir Théodore, semblent plus ambitieux et vont tenter leur chance à Paris, sans doute dans les dernières années de l'Empire[2].

La carrière parisienne de Théodore est de courte durée car il meurt dès 1817, alors qu'il est installé comme marchand-mercier rue Saint-Denis. C'est un commerçant modeste dont la déclaration de succession après décès[3] évalue les biens à 1 750 francs et dont la notoriété ne doit pas dépasser les limites de son quartier ; il ne figure même pas à l'*Almanach du Commerce*.

Alexandre en revanche présente une « surface » commerciale plus importante. Il est établi marchand-mercier rue de la Chaussée d'Antin de 1817 à 1823. En 1824, il ajoute à son commerce de mercerie une filature de laine peignée pour châles mérinos et autres articles, puis de laine et cachemire, qui finit par absorber toute son activité et qui figure à l'*Almanach du Commerce* sous diverses adresses[4] jusqu'en 1860.

Quant à Gabriel Prévost, on peut supposer qu'il entre d'abord en qualité de commis de magasin chez un marchand-mercier ; à cette époque, les commis sont nourris et logés, et cela lui permet d'amasser un capital suffisant pour, la même année, en 1816, sans doute aussi avec l'aide de son frère Alexandre, s'installer enfin à son compte et prendre épouse.

En 1816, il loue[5] les cinq étages d'une maison située au coin de la rue du Marché-Saint-Martin et de la place de l'Ancien Marché-Saint-Martin. C'est un immeuble modeste, de moellons et pans de bois, comme on en rencontre souvent dans le centre de Paris et qui abrite des logements de petits fabricants et d'ouvriers ; cependant, sa situation avantageuse et les deux boutiques qui en constituent le rez-de-chaussée ont dû sembler à

Gabriel Prévost un investissement rentable. La rue du Marché-Saint-Martin [6] vient alors d'être ouverte sur l'emplacement de l'ancien marché Saint-Martin qui avait été construit sous le règne de Louis XV ; l'Empire l'avait jugé trop étroit et avait ordonné son remplacement par un nouveau marché [7], édifié de 1813 à 1816 sur les jardins de l'ancienne abbaye Saint-Martin des Champs. Le quartier est alors très populeux et ce nouveau marché, « l'un des plus considérables et des plus fréquentés des marchés d'arrondissement » [8], draine une pratique importante, propre à rendre florissantes les affaires d'un marchand-mercier.

Peu après son installation rue du Marché-Saint-Martin, Gabriel Prévost convole en justes noces [9] avec une de ses voisines, Agnès Colette Josèphe Vandenbulke, elle aussi marchande-mercière installée non loin de là, 3 rue du Marché-Neuf-Saint-Martin. Le contrat de mariage [10] chiffre à 16 000 francs les biens du futur, constitués de marchandises et ustensiles de son commerce, deniers, créances et autres biens personnels. Sur cette somme, Prévost reconnait devoir encore 10 000 francs ; il vient de s'installer et les dettes pèsent lourdement sur son apport en mariage. Quant à la fiancée, elle se constitue en dot une somme de 6 000 francs provenant de ses gains et épargne et constituée aussi des marchandises et ustensiles de son commerce. Par son mariage, Prévost entre dans une famille de négociants originaires de Lille et deux de ses beaux-frères exercent leur négoce à Paris [11].

Quand, à la fin de sa vie, Gabriel Prévost évoque [12] cette époque, il écrit : « Ma jeunesse a été calme, je me suis marié jeune, heureux, ayant apporté mes prémisses à celle qui m'a rendu heureux ».

Gabriel Prévost et son épouse consacrent leurs soins diligents à leur commerce et, à force de travail et de persévérance, leurs affaires connaissent une certaine aisance. Pourtant, le couple rencontre bien des difficultés et des déceptions dans sa vie familiale ; aucun des enfants qu'Agnès Colette Josèphe met au monde entre 1819 et 1823 [13] ne survit et, lorsqu'à son tour elle meurt le 25 décembre 1827, elle laisse un enfant nouveau-né qui la suit dans la tombe trois semaines plus tard.

Il est aisé d'imaginer à quel point cette succession de malheurs domestiques laisse Prévost meurtri et désemparé. Bientôt, alors qu'il se distinguait auparavant par une pratique religieuse fervente et dévote [14], il néglige les offices et rompt avec la foi catholique. Esprit passionné et curieux des théories nouvelles, il trouve dans les idées saint-simoniennes une occasion de mettre en pratique des aspirations altruistes propres à lui faire supporter ses malheurs personnels.

En 1828, en effet, le groupe d'amis et de fidèles qui avaient entrepris après sa mort de mettre en valeur l'héritage spirituel d'Henry de Saint-Simon, commence à faire des disciples. « Le progrès de la doctrine autour de nous est manifeste ; le nombre des élèves s'est encore accru ; l'exposition hebdomadaire de Bazard se continue chez moi ; il y a toujours vingt-cinq à trente auditeurs » [15]. Peu à peu, au fil des mois, les conférences hebdomadaires organisées par Enfantin connaissent un succès plus vif et rassemblent un auditoire venu des horizons les plus divers : étudiants en droit et en médecine, élèves de l'École polytechnique, magistrats, professeurs, artistes, etc. Le témoignage d'Ed. Charton est précieux pour mieux saisir l'atmosphère qui préside à ces séances :

« Il y avait une réunion nombreuse. L'atmosphère était étouffante. Assis devant une table au milieu d'un rang de jeunes gens, deux hommes d'âge moyen attiraient tous les regards. Leur attitude et leur physionomie révélaient une grande puissance de volonté, de même que leur stature témoignait d'une force physique remarquable. L'un d'eux parlait ; les mots s'échappaient lentement de ses lèvres ; il tournait entre ses doigts une tabatière de bois commun et sa tête presque constamment immobile se rejetait seulement de temps en temps en arrière par secousses imperceptibles ; il ne levait les yeux que lorsqu'il voulait faire sentir quelques unes de ses expressions plus vivement que les autres.

— Comment nommez-vous celui qui parle ?, demandai-je tout bas à mon voisin.

— Bazard, me répond-on.

— Et celui-là, ajoutai-je en indiquant le second personnage qui, d'un air singulier de majesté, promenait des regards caressants sur l'auditoire.

— Enfantin » [16].

On ignore à quel moment précis Prévost prend contact avec les saint-simoniens et tombe, comme bien d'autres, sous le charme du Père Enfantin. Pourtant, sans jamais occuper une place prééminente dans la hiérarchie — il ne fera jamais partie du Collège —, il ne tarde pas à accéder au degré des néophytes et à jouer un rôle important dans la propagation des idées saint-simoniennes.

Jusqu'en avril 1831, le discours des saint-simoniens s'adresse plutôt à un auditoire bourgeois, mais l'« église » ressent le besoin de faire progresser ses théories dans la classe ouvrière. Un enseignement spécial destiné aux ouvriers est confié à Fournel et à Claire Bazard et, dès le mois de mai 1831, il rassemble une vingtaine de disciples. Pour combiner les efforts, chacun des douze arrondissements de Paris est confié à un directeur et une directrice chargés de veiller sur les ouvriers saint-simoniens, de faire de nouvelles conversions et de réunir les ouvriers convertis

pour entretenir leur foi ; des médecins leur sont adjoints pour veiller à l'état sanitaire de la circonscription. En août 1831 [17], la direction du 6e arrondissement [18] est entre les mains de Gabriel Prévost et de Véturie d'Espagne.

Prévost semble s'acquitter de sa mission avec beaucoup de sérieux. Chaque semaine, il adresse à la hiérarchie saint-simonienne un rapport minutieux et détaillé de ses activités : si l'enseignement moral et religieux semble être plutôt du ressort de Véturie, Prévost déploie un dévouement et une charité inépuisables en allant visiter les ouvriers de sa circonscription et, par ce seul aspect, ses rapports constituent une source intéressante sur l'état du prolétariat parisien des années 1830 ; chômage, misère et maladie sont présents tout au long de ces pages et il ne fait nul doute que le « bon naturel » de Prévost et sa charité native n'en sont touchés.

Son engagement saint-simonien n'est pas seulement une adhésion théorique à un système de réforme sociale, c'est aussi un engagement direct au cours duquel il paie de sa personne et... de sa fortune. Dès ce moment, il se préoccupe de trouver un local pour y installer un projet ambitieux qui tient beaucoup à cœur aux saint-simoniens : créer une association d'ouvriers partageant logement, chauffage et nourriture. Une autre de ses tâches est de recruter les membres de cette association qu'il choisit avec soin, sondant les cœurs et les esprits pour éliminer ceux qui n'y voient qu'une occasion d'obtenir de l'ouvrage ou d'améliorer leur bien-être matériel [19].

A la fin du mois d'août 1831, il peut enfin annoncer [20] qu'il a loué, 70 rue Popincourt [21], une maison assez vaste pour y recevoir au moins quinze ménages et pour y assurer les enseignements du faubourg Saint-Antoine. C'est « une maison convenable sous beaucoup de rapports, d'abord [les ouvriers] n'auraient pas loin pour aller aux enseignements puisqu'ils auront lieu dans l'intérieur de la maison, ses loyers pas trop élevés, une cour où les enfants pourront jouer et un jardin où ils pourront se promener quand ils le voudront » [22]. Le bail est signé le 26 août et un état des lieux est dressé par Prévost avec un soin méticuleux.

Gabriel Prévost occupe les semaines suivantes à réunir les derniers « associés », à meubler et à organiser la maison et surtout à mettre en condition les volontaires pour l'expérience associative. Le 22 août, il réunit une dizaine de personnes « tant hommes que femmes de ceux qui se disposent à l'association » et les entretient de leurs devoirs :

« Mes enfants, il faut que vous ayez assez de confiance dans votre directeur pour vous soumettre aux conseils que je dois vous donner pour le bien-être général. Je n'ai reçu ma fonction qu'à la condition que je me dévouerai entièrement au bonheur de mes administrés que je regarde comme mes enfants ; mais aussi je me crois en droit, pour prix de la tendre sollicitude que j'ai pour vous, de réclamer toute votre confiance ; un abandon, un dévouement, une affection sans bornes, tels

sont les droits d'un père sur ses enfants ; en remplissant ces conditions, vous le trouverez ce père d'adoption toujours prêt à faire tout pour sa nouvelle famille qu'il aime tendrement.

Si quelque contrariété, quelque peine vous tourmentent, ouvrez-moi votre cœur ; vous ne trouverez pas en moi un censeur sévère, mais un ami, un père toujours prêt à vous tendre la main pour vous aider à vous relever ; croyez-moi, mes amis, ce n'est que par une confiance mutuelle que les hommes peuvent être heureux. Depuis longtemps, j'observe la société, elle est entourée d'écueils inaperçus par la jeunesse sans expérience qui a besoin de conseils pour les éviter.

Ensuite, je les ai entretenus des concessions qu'ils auraient à faire réciproquement, relativement à leurs caractères qui avaient été dirigés pour vivre isolément, et que si nous en avions quelques uns qu'il faille transformer tout à fait, il faudrait y mettre beaucoup de modération et de douceur, attendu que tous auraient à supprimer ou à ajouter plus ou moins selon leurs anciennes habitudes.

Je leur dis aussi que je comptais sur ceux chez lesquels Dieu aurait développé en premier l'œuvre du progrès et les sentiments conciliateurs, pour m'aider à faire germer chez les plus arriérés ces mêmes sentiments afin que nous puissions arriver au même but que Dieu a marqué à l'humanité.

Alors, mes enfants, vous grandirez en morale, en sagesse et en amour et nous ferons voir à la classe privilégiée que l'on peut trouver parmi les prolétaires tous les mêmes sentiments que l'on rencontre chez eux, et que ce n'est pas le hasard de la naissance qui donne les qualités ni les capacités, mais une aptitude au bien et une bonne éducation morale »[23].

Le 29 août suivant, Prévost organise une nouvelle séance qui regroupe une quinzaine de personnes :

« Je leur ai observé qu'il n'était plus possible que le Christianisme pût nous convenir, vu son impuissance pour garder la morale religieuse qui convient à l'humanité, que c'était le Saint-simonisme seul qui pouvait faire sortir l'homme de son égoïsme et élargir ses sympathies.

Je les ai appelés au dévouement le plus complet, leur observant que ce n'était qu'à cette condition qu'ils pourraient sentir la grandeur de la religion saint-simonienne, en porter le nom et faire partie de la famille. Je les ai mis au-dessus de nos ministres qui pour une phrase qui blessait leur amour-propre se sont proposé un duel : voyez, leur dis-je, quelle immoralité, des hommes appelés à diriger les intérêts d'une grande nation se porter à de tels excès ; tout prouve bien qu'ils ne recherchent le pouvoir que par ambition et par vanité. J'espère bien que vous autres, à qui je donne le nom de fils et de filles, que jamais les tracasseries ni les discussions qui pourraient s'élever entre nous, ne vous feront oublier à ce que vous êtes appelés à remplir. Je leur dis que je ferais tous mes efforts pour leur prouver que je les aimais comme mes enfants ; mais que s'il arrivait que le caractère de quelques uns d'entre eux ne sympathisât pas avec les autres, c'était à moi à qui ils devaient s'en plaindre et non pas élever des discussions entre eux, qu'alors j'emploierais toute la tendresse d'un père pour faire rentrer dans l'ordre ceux qui auraient oublié les devoirs de la famille ; vous êtes appelés, leur dis-je, à servir de modèle par votre conduite, votre moralité et votre mutuelle affection ; tous les regards sont portés sur vous ; en vous faisant un nom dans l'histoire, vous servirez l'humanité, c'est un devoir qu'il vous appartient de remplir.

La confiance que je vous demande est bien nécessaire car souvent, faute de cette confiance, on peut tomber d'erreurs en erreurs. Voyez lorsque quelques passions nous agitent fortement, rien ne nous coûte pour nous satisfaire, fortune, considérations de famille, sacrifices de toutes espèces, rien n'est négligé et souvent pour des sentiments que l'on n'ose pas avouer : par exemple, un mère de famille quelquefois se dérange de son ménage, un homme qui devrait être un tendre père oublie ses enfants, son épouse et ses devoirs. Oh mes amis, c'est alors que vous devez redoubler de confiance en moi, car c'est souvent d'un léger mot que peuvent arrêter de tendres conseils et des représentations amicales, si on se laisse aller à sa passion, elle vous entraine dans un abime dont il est difficile de sortir. Ainsi, c'est au nom de l'humanité, de votre bonheur et de celui de vos enfants que je réclame cette confiance afin que nous soyons dignes d'être les successeurs de Saint-Simon.

Ensuite, je les ai entretenus de l'emploi des femmes de la maison ; je leur ai dit qu'il fallait que le linge fût blanchi et les habillements de toutes espèces faits dans l'intérieur de la maison, excepté les chapeaux parce que cela demandait trop d'ustensiles ; mais qu'il fallait que les femmes qui n'avaient pas d'état gardassent les enfants de celles qui travaillaient afin que tout marche bien ; elles ont très bien compris tout cela et m'ont témoigné beaucoup de dévouement.

Je remarquai sur leurs physionomies la satisfaction qu'elles éprouvaient à être appelées à remplir une fonction dans la société, et l'espoir de mériter la considération de leurs chefs. Oui, mes enfants, leur dis-je, il vaut mieux manger que du pain et être considéré que d'avoir une table bien garnie et être toujours regardé comme esclave.

La séance levée, ils m'ont témoigné beaucoup de satisfaction, tous me serraient la main en me disant « Bonsoir, mon père » [24].

Avec une sage prudence, Prévost entend ne pas se séparer de sa maison de commerce du Marché-Saint-Martin, « attendu qu'elle sera d'un grand secours pour l'autre maison » [25] ; il obtient que le directeur du 10e arrondissement, Dugelay, vienne lui prêter main forte pour diriger la maison de la rue Popincourt. Et déjà, il songe à la création d'une « classe pour les enfants de la maison et des arrondissements voisins » qu'il propose de confier, avec son habituelle charité, à un frère qui est alors « dans une détresse complète et qui a peine à se procurer le pain nécessaire à la vie ».

Le Globe, dans son numéro du 15 octobre 1831, en publiant le rapport de Fournel sur le degré préparatoire des ouvriers, annonce la création des maisons d'association : « Deux sont fondées, l'une dans la rue Popincourt, l'autre dans la rue de la Tour d'Auvergne. La première fondée par Prévost et Véturie d'Espagne, assistés de Dugelay ; la seconde par Bothiau et Eugénie Niboyet, aidés de Mme Bothiau. Nous ne doutons point que cet exemple ne soit prochainement suivi dans les autres arrondissements ».

Ces maisons d'association constituent une lourde charge pour les caisses saint-simoniennes qui sont bien souvent vides. La pénurie d'argent est un problème endémique et aux ouvriers, nombreux, qui attendent la création d'associations, on ne peut

guère que recommander d'« espérer en notre Dieu qui nous donne la force de transformer assez de riches oisifs ou de bons industriels comme Prévost »[26]. Lorsqu'une famille ou un individu, après avoir fait son acte de foi, est admis à l'association, les saint-simoniens doivent liquider son passé, régler ses dettes, retirer ses hardes du Mont-de-Piété afin de le libérer de tout passif vis-à-vis de ses nouveaux associés[27]. Chaque associé doit remettre ses gains au directeur de la maison et, en échange, il est admis à la table commune, reçoit le logement et tout ce dont il peut avoir besoin. Malheureusement, la plupart des ouvriers admis à l'association sont des pauvres hères, souvent sans travail, dénués de tout et couverts de dettes.

La maison de la rue Popincourt abrite treize couples[28], seize enfants et cinq personnes seules (célibataires ou veufs), et les comptes[29] présentés par Prévost montrent bien à quel point il est difficile d'en équilibrer le budget. Au mois de décembre 1831, les frais de nourriture, de chauffage et d'éclairage et diverses avances faites aux associés représentent 1 618 francs, alors que les associés n'ont apporté en caisse que 655 francs. En janvier 1832, même situation : les frais de nourriture et les avances montent à 1 401 francs et l'apport des associés représente seulement 829 francs. Aussi le compte des saint-simoniens est-il souvent débiteur au profit de Prévost et Dugelay ; Prévost doit se féliciter de la prudence qui l'a incité à conserver sa boutique de mercier, ce qui permet souvent de renflouer la caisse commune.

L'enthousiasme des saints-simoniens pour ces associations d'ouvriers est complet et ils envisagent d'étendre l'expérience. A la fin de 1831, Prévost et Dugelay sont déchargés de la direction de la maison de la rue Popincourt pour prendre en main toutes les associations qui ne manqueront pas de se créer ici ou là. *Le Globe* du 30 décembre 1831 rapporte en termes émus la cérémonie au cours de laquelle les deux hommes sont investis de leur nouvelle mission :

« Il y a ici deux hommes que vous connaissez tous, Prévost et Dugelet (*sic*). Ils ont accompli l'œuvre la plus difficile, comme œuvre industrielle, de toutes celles que la doctrine a encore produites. Ils ont fondé la maison d'association de la rue Popincourt, et vous savez ce qu'elle est. Prévost et Dugelet reçoivent de notre Père Olinde Rodrigues la mission spéciale de diriger toutes les associations que nous allons fonder successivement. C'est à eux qu'est confié désormais le soin de faire pour les œuvres nouvelles de ce genre que nous avons à accomplir, ce qu'ils ont si bien fait pour la première. Nous avons la certitude que ce choix aura votre acclamation...

Dugelet se lève et d'une voix émue adresse à ses pères ses remerciements tant en son nom qu'au nom de Prévost, il exprime comment ils sentent tous deux la tâche qui leur est confiée.

Boissy, ouvrier ébéniste de la maison de la rue Popincourt : Si mes Pères veulent me le permettre, j'exprimerai mon sentiment sur nos pères Dugelet et Prévost.

Le Père Olinde Rodrigues : Parle !

Boissy : Lorsque nos pères Dugelet et Prévost nous ont appris

qu'ils étaient appelés à fonder d'autres maisons d'association, nous avons appris avec joie cette nouvelle, parce que nous avons vu qu'ils allaient être utiles à nos frères et à la doctrine, car nous vivons en eux comme ils vivent en nous. Ils nous ont donné une vie d'amour, et cette vie porte sur tout ce qui nous entoure. Ils nous ont appris que les personnes vraiment morales ne devaient rien dire ni rien faire qui ne fût dit et fait pour le bonheur de tous. C'est par eux que nous nous sommes élevés à la hauteur des idées morales d'ordre et de paix qui sont en nous. Ce sont eux qui nous ont donné les consolations dont nous avions tant besoin. Pères Prévost et Dugelet, vous allez nous quitter : soyez certains que vous serez toujours suivis de l'amour, de la reconnaissance et des bénédictions de tous vos enfants !

Voix nombreuses : Oui ! oui ! (Applaudissements).

(Boissy va embrasser Prévost et Dugelet).

Le Père Olinde Rodrigues (s'adressant à Boissy) : Tu viens de payer la dette de reconnaissance de la maison de la rue Popincourt à Dugelet et à Prévost ; je t'en rends grâce... Prévost et Dugelet continueront une œuvre si bien commencée, ils consacreront leur vie entière à installer toutes les maisons d'association de Paris, peut-être de toute la France. Leurs noms seront inscrits sur les portes de toutes ces maisons. Voilà la glorieuse récompense que je leur décerne (Applaudissements) ».

On a malheureusement peu d'informations sur l'évolution ultérieure des maisons d'association. *Le Globe* rend compte des dépenses des maisons des rues de la Tour d'Auvergne et Popincourt en janvier 1832, puis de la seule maison de la rue Popincourt en février 1832 ; les numéros de mars 1832 ne les mentionnent plus et l'on peut penser, sans doute à juste titre, que l'expérience a rapidement fait naufrage, avec le début des poursuites judiciaires contre le père Enfantin et ses disciples, et aussi avec la débâcle financière qui secoue le mouvement après la défection d'Olinde Rodrigues en février 1832. Plus tard, dans sa correspondance, Prévost écrira : « Les ouvriers n'étaient pas assez moraux pour vivre en grande famille : ils ne voulaient plus travailler ; après deux ans d'expérience, ma fortune s'obérant, je fus contraint de dissoudre la société » [10].

Comment Gabriel Prévost réagit-il à ces événements ? On trouve parmi ses papiers personnels une pièce en date du 28 mars 1833 dont aucun autre document ne vient éclairer la finalité ; il s'agit d'un « passeport à l'étranger » [11] délivré à Joseph Gabriel Prévost, mercier, natif de Sempuis (*sic*), allant à La Nouvelle-Orléans par Le Havre. Ce document est visé à l'inscription maritime du Havre le 6 avril 1833, validé au Consulat de France à La Nouvelle-Orléans le 30 juillet de la même année ; Prévost s'y embarque alors sur le navire américain le *Bolivar* qui le ramène au Havre le 22 septembre 1833 d'où il se remet immédiatement en route vers Paris. Quel était le but de ce voyage ? Une tradition, jusqu'à présent contrôlée par aucun autre document, prétend que Prévost est alors parti pour y rétablir une situation financière compromise par les expériences saint-simoniennes. Quoiqu'il en soit, ce voyage est bien court, compte-tenu de la durée de la traversée, pour lui permettre de se livrer à des activités commerciales importantes. Prévost écrit plus tard :

« Parti en Amérique, j'y tombai malade ; je fus contraint de revenir en France où je rentrai après une traversée bien douloureuse » [32].

De retour à Paris, il retrouve sa maison de commerce qu'il avait confiée à des employés.

- à suivre -

- Sources -

1. Arch. Paris, D.2X[4] 4, cote 38. Les lettres de Gabriel Prévost sont effectivement émaillées de nombreuses fautes d'orthographe et obéissent davantage aux lois de la phonétique qu'à celles de la syntaxe.

2. Gabriel Prévost rapporte qu'il aurait quitté Cempuis pour Paris en 1810, mais aucun document ne permet de le confirmer.

3. Arch. Paris, D.Q[7] 3019 (31 octobre 1817).

4. 10 rue de Crussol (1824-1828), 9 avenue Parmentier (1829-1844), 26 rue Saint-Maur-Popincourt (1844-1855), 49 rue de la Fontaine-au-Roi (1857), puis 20 rue de Villiers aux Ternes (1859-1860).

5. Arch. nat., M.C., XV, 1690 (23 janvier 1823), renouvellement de bail.

6. Réunie à la rue Royale Saint-Martin en 1851 pour former la rue Réaumur.

7. J. Hillairet, *Dictionnaire historique des rues de Paris*, t. 2, p. 149. Arch. Paris, D.1Z 76 (collection Lazare).

Le nouveau marché Saint-Martin sera détruit à son tour en 1881-1882 pour faire place à l'École centrale des Arts et Manufactures.

8. *Moniteur universel*, 19 octobre 1851.

9. Saint-Nicolas des Champs, 25 juin 1816.

10. Arch. nat., M.C., X, 927 (22 juin 1816).

11. Adrien Charles Hippolyte Vandenbulke, négociant 88 rue d'Hauteville, et Pierre Désiré Joseph Vandenbulke, négociant 12 Vieux Marché Saint-Martin en 1824.

12. Arch. Paris, D.2X[4] 4, cote 38.

13. Gabriel Prévost dit avoir eu cinq enfants ; pour ma part, je n'en ai retrouvés que quatre dans les registres paroissiaux de Saint-Nicolas des Champs :
Alphonse, né le 20 octobre 1819, baptisé le 21 octobre 1819
Alfrède, né le 18 octobre 1820, baptisé le 19 octobre 1820
Désiré, né le 27 juillet 1823, baptisé le 21 septembre 1823
Ernestine, née le 11 décembre 1827, baptisée le 12 décembre 1827.

14. *Mémoire pour les héritiers de M. Joseph Gabriel Prévost contre le département de la Seine*, Paris, Imp. V[e] Ethiou-Pérou, 2 et 4 rue Damiette, 1877, p. 4.

15. Lettre d'Enfantin à Rességuier, 30 septembre 1828, citée par H. d'Allemagne, *Les Saint-simoniens, 1827-1837*, Paris, 1930, p. 61.

16. Éd. Charton, *Mémoires d'un prédicateur saint-simonien*, cité par H. d'Allemagne, *op. cit.*, p. 64-65.

17. Bibl. Arsenal, Fonds Enfantin, ms. 7815/120.

18. 3[e] arrondissement actuel.

19. Bibl. Arsenal, Fonds Enfantin, ms. 7815/120 (15 août 1831) et *passim*.

20. Bibl. Arsenal, Fonds Enfantin, ms. 7815/125 (27 août 1831).

21. Lors du percement du boulevard du Prince Eugène (actuel boulevard Voltaire), la rue Popincourt a été coupée en deux et les maisons portant les n[os] 61 à 79 et 52 à 68 ont été démolies. La partie de la rue Popincourt comprise entre le boulevard du Prince Eugène et la rue Oberkampf a été réunie à la rue de la Folie-Méricourt en 1868.

22. Bibl. Arsenal, Fonds Enfantin, ms. 7815/120 (15 août 1831).

23. Bibl. Arsenal, Fonds Enfantin, ms. 7815/124 (22 août 1831).

24. Bibl. Arsenal, Fonds Enfantin, ms. 7815/19 (29 août 1831).

25. Bibl. Arsenal, Fonds Enfantin, ms. 7815/127 (10 septembre 1831).

26. Raymond Bonheur, oct.-nov. 1831, cité par H. d'Allemagne, *op. cit.*, p. 120-128.

27. H. d'Allemagne, *op. cit.*, p. 120-128.

28. Bibl. Arsenal, Fonds Enfantin, ms. 7815/146 (s.d.), cf. ill. n° 12. L'âge moyen des ouvriers « associés » est de 28 ans (45 ans pour les célibataires et les veufs) et de 5 ans pour les enfants. Les métiers les plus représentés sont ceux du bois (ébéniste, menuisier, brunisseuse, ciseleur) et de la couture (couturière, passementière, raccomodeuse en dentelles, ouvrière en casquettes ou en cravates, repasseuse de fin).

29. Bibl. Arsenal, Fonds Enfantin, ms. 7820/3 et 4 (s.d.).

30. Arch. Paris, D.2X[4] 4, cote 34, p. 2.

31. Arch. Paris, D.2X[4] 4, cote 43, p. 216.

32. Voir note 30.

Remerciements

Le Comité tient à remercier très vivement tous les sociétaires dont les noms suivent, pour leur participation active à la vie de notre association, soit par l'envoi régulier de leur cotisation, soit par leur présence à nos traditionnelles réunions amicales.

Nous rappelons, une fois encore, à nos camarades et amis retardataires que la cotisation 1994 a été fixée à 105 frs et que son montant est à adresser à notre trésorière :

- Danièle GAREAU - 787, rue de Bernaü - 94500 Champigny s/ Marne -

à l'ordre de l'association des Anciens Elèves de l'I.G.P.
(C.C.P. 1844-02 T Paris)

-:-:-:-:-:-:-

ALLAIS Antoinette - AMATA Julien - AMATA Victor - ANGELVIN Césaire - ARNOLDY Gérard - BARBIER Jean Jacques - MARBIER Marguerite - BATTELIYE Eugène - BAZIN Georgette - BEAU Raymond - BEAU Robert - BENEZET Roger - BERNARD Paul -BILLO Joannès - BITOUNE Richard - BONIN Gisèle - BOTERBERG Claude - BOUZAT - CARPENTIER Raoul - CASTEL Ginette - CHABRIER Roger - CHATELAIN Maurice - CHAUSSARD Suzanne - CHIERASTO Annie - COET Roger - COLIN Claudine - Conjat Irénée - CONQUES Aline - CRETAL Marguerite - CREUSOT Renée - DEBOUT Yves - DEGUERNEL Roger - DELPEUX Robert - DEMEULENAERT Christinane - DENOYELLE Huguette - DESMARETS Pierre - DIBUSZ Louis - DUBAL Simon - DUFLOT Lucien - DUGUE Pierre - DELFEUILLE Marguerite - DELOU - EPRON Gisèle - ESTRADE Jeannette - FAIVRE Yvonne - FELS Francis - FILARD JEan - FLAGEUIL Christian - FOIS Marie Josée - FORET Francis et Madeleine - FOURRIER Alain - FOY Ginette - FRESSINET René - GALLIOT Andrée - GAREAU Danièle - GAREAU Hélène - GAUTRON Michèle - GIRIN Patricia - GRENOUILLET Alain - GRENOUILLET Simone - GUILLARD Geneviève - GUILLAUME Willy - GUILLOT Roger - GUITOGER Huguette - HASS Louis - HOUBIGAND Marc - JACOB Simone - JEAN Raymond - JEGOU Raymond - KAELIN Marie Louise - LAHER Roger - LARRY René - LAVOT Michel - LEBRUN Lionel - LE GOURRIEREC Jacqueline - LETOUZET Marthe - LIBDRI Jean - LOEBY Mauricette- LUCAS Emmanuel - LINARD Jean Thierry - MAIRE Colette - MARANDE René - MARCHAND Robert et Jeannine - MARTIN Jean Jacques - MARY Mauricette - MASLE Claude - MASSIEU Jean - MASSOU Jacques - MODICA Michèle - MONNIER Andrée - MONNIER Raymonde - MOREL Pierre et Emilienne - NEGRE Michèle - PALACIO Antoine - PECHEREAU René - PLICHON Maryvonne - POULIQUEN Roger - POUSSET Yvette - PRIOVILLE Henriette - REIGNIER Daniel et Odette - RENAUDIN Daniel - RIBEIRO José - RICHMANN Jean - RICHY Maurice - ROGY Marc - ROGY Marthe - ROLLAND Robert - ROUILLAT Eliane - ROUSSEAU Berthe - RIOU Fernande - SAIDI Jean - SALMON Raymond et Louise - SMITT Violette - SIMET Geneviève - TABOGA - TABUTEAU Gilette - TACNET Henriette - TAO Monique - THAREAU Odile - TOLLE Georges - TOMASIC Huguette - TURANI - VIGNERON Marcel - VIMONT Jacques - VITTI Yves - VOILLOT Georges - VOILLOT Maurice - VERGNES André - WOLFF Henriet Mauricette - WOLFF Yves -

cps n°166 5°série
page 15

DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE

Naissances

- Nos amis Mauricette et Maurice Loéby nous ont annoncé la naissance de Johan, le 24 juin 1994 (leur arrière-petit-fils) Nous leur présentons nos vives félicitations ainsi qu' à la maman et au papa. Et nos meilleurs souhaits au bébé.

- Danièle Gareau, notre aimable et efficace trésorière, nous fait part de la naissance le 25 mai I994 de sa petite-fille prénommée Tiffany. Nous lui adressons toutes nos félicitations ainsi qu'aux parents. Tous nos meilleurs voeux au bébé.

Décès

- Nous avons appris le décès, en date du 18 avril 1994 de Monsieur Jacques Gouche, ancien professeur de mécanique à l'O.P. de 1957 à 1985.

A la famille et à tous ses amis proches nous adressons nos condoléances les plus sincères.

- Notre camarade Raymond Jégou nous a fait part du décès de son frère Georges, survenu le 8 mai 1994. Entré à l'O.P. en 1936 il quittait l'institution en 1944, après l'exode en Dordogne.

Nous présentons à Raymond et à toute sa famille nos très sincères condoléances.

- Raymond Jégou - Les Bordes - 89500

- Notre chère camarade Denise Descombes (Mention) est décédée le 23 août 1994. C'est une bonne cempuisienne que nous pleurons aujourd'hui.

Entrée à l'O.P. après la grande guerre de 14-18, elle en sortit en octobre 1928. Toujours fidèle à l'esprit cempuisien, nous la retrouvons encore dans les années 80 parmi les membres du Comité de notre association.

A son fils et à toute sa famille nous adressons nos condoléances les plus émues.

- Nous venons d'apprendre le décès survenu le 17 septembre 1994 de notre camarade Andréa Tordjman (Mathieu). Bien que gravement malade elle s'était rendue une dernière fois à l'O.P. (qu'elle avait quitté en septembre 1943) lors de la cérémonie du Caveau, en Mai 1993.

A son frère André, à ses enfants et à toute sa famille, nous adressons nos plus sincères condoléances.

- Nos camarades Marc et Marthe ROGY ont la douleur de nous faire part du décès de leur maman, madame Rachel RICHON, survenu le 23 juin 1994, dans sa 99ème année.

A nos camarades et à toute leur famille nous adressons nos plus vives condoléances.

- L A G R A N D E

1 9 1 4 -

Directeur : BERTAUX - CANIONI

Surveillants généraux : THIBARON - les LEDUC - CANIONI - les Cibaux

Instituteurs : PETITHUGUENIN - BARTHELEMY - ROUX - DANEL - DENIZART les VIMEUX - KIRCHER - DEBRIE - les VALLEE - les CONTINI - POIRIER.

Secrétaire : JACQUEMART

Musique : ROGER

Gym. : TAUPIN - CHARRIERE

Méca. : CHAMPILOU - BOUTET

Menuis.: DUJARDIN - CONTAN

Dessin : MANCEAU - LEYGUES - COCHET

Econome : BOUTILLIER - DACQUET

Couture : ALEPEE (Boutet)

Surveillants : MELLOT - TARBOURIECH - LACARRERE - VIDEAU - PROST - GRIMAULT - PAMART - FORT - CANTIN - PROTHEE - VILLIN - LOMBARD - ROSIERE - AURIVELLE - LOISEAU - CAVANAGH - MENU - GRENOUILLOT - HEUX - BACCARA - ISSALY - ETORY - GALTIER.- NORMAND -

Cuisine : GUERLIN - BORDET - DECROIX - COET - MOITIE - Rachel LADOUBARD - RUELLAN - GAMBIER - BERTOUX - LEBRUN - BLOTTON

Boulangerie : LECLERC - DOUCHET

Lingerie : Rolande LEGROS - Léonie LEVASSEUR - M. DACQUET - LADOUBARD - BOUTILLIER - G. VASSEUR

Buanderie : DENUE - les BOUCHER

Salle des machines : GRAVET - MARIER

Ferme : DOMART - les GOURGUECHON

Jardin : BIE - J. et H. PETIT -

Entretien : LAVELEUX - BOUTILLIER - VITRY - BOURDON - BERNARD - PAUDELEUX - DOUBLAT - GIRODON - Gaston GIRONDON (réserve)

Cordonnerie : HODENCQ

Infirmerie : BAUDELIN - DEBRAY - PAPYON - FOUBERT

Repassage : DARRAS - Valentine JACQUELIN - M.L. LEGROS

Femmes de service : VIVERGE Eugénie - BOURDON - SEIGNEURGENT - TESTART - GOSSARD - MACQUE - DELAPIERRE - GIRONDON (concierge)

Médecin : de St-FUSCIEN   Coiffeur : les LEBEL -

à MERS : JUBERT - DUPLESSIS - CANDELIER

Personnalités : WARANGOT - Marcel AUBAUD - REJOU - VEILLARD (horloge) François BENARD.

Société de l'Amicale des anciens élèves de l'O.P.

1914 - 1930

Président : LOISEAU - URBAN

Secrétaire : RAMEY - MARANDE -

Trésorier : ROUSSEL -

Gérant du Cempuisien : PALABOT - MARANDE - URBAN - REISSER

FAMILLE CEMPUISIENNE-

- 1930

24 novembre 1918 - A l'assemblée générale - allocution de monsieur Berteaux "Mesdames, messieurs, mes chers amis,
Je suis très heureux de me trouver quelques instants avec les anciens - étant toujours avec les jeunes - en attendant que sonne l'heure de la retraite. Vous parlez de visiter Cempuis... J'en reviens. J'ai trouvé la vieille maison dans un calme relatif, après les heures tragiques et douloureuses de juillet dernier. A peine une trentaine de poilus intoxiqués y restent hospitalisés pour quelque temps encore. Dans 15 jours, un mois peut-être, l'O.P. sera libre; mais nous ne pourrons le réintégrer que plus tard. Il y a en effet un gros travail à faire pour nettoyer, assainir, réparer, tout remettre en état, trois mois d'efforts suffiront à peine pour redonner la physionomie d'antan. Pensez que, dans nos ambulances - l'une chirurgicale, l'autre pour gazés - il est passé, depuis avril, plus de 10.000 grands blessés ou malades que, non loin de l'établissement, derrière les herbages, dans un cimetière militaire improvisé, plus de 600 braves dorment leur dernier sommeil. ..... "

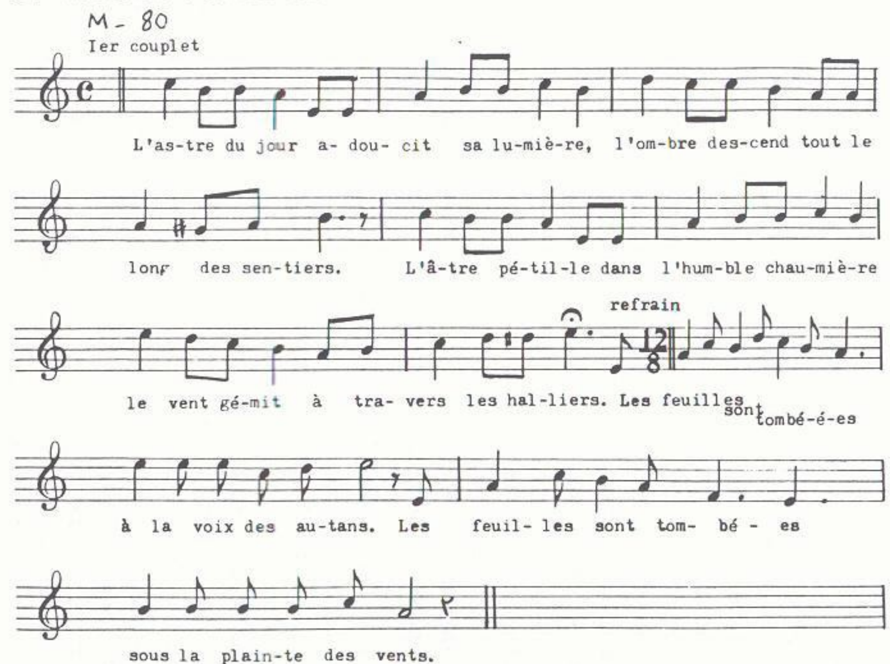
Août 1920 - Aux jeux olympiques d'Anvers notre jeune camarade Cadine remporte la première place de la catégorie des poids mi-lourds, ce qui lui donne le titre de champion du monde amateur des poids et haltères. Nous pouvons rappeler que Cadine a été dans son jeune âge élève à l'O.P. Monsieur Taupin, son ancien professeur de gymnastique, peut être fier d'un si brillant élève.

2 mai 1925 - Visite à Cempuis - ...Ce sont d'abord les ateliers (bois et fer) qui attirent et retiennent notre attention. Les spécialistes, il y en a parmi nous, rompus à toutes les finesses du métier, se déclarent satisfaits de l'enseignement qui est donné aux enfants et ne peuvent que féliciter de leur dévouement les nouveaux professeurs.... Mr le directeur est heureux de nous mener voir, à l'autre bout de l'établissement, la nouvelle infirmerie... De nombreux lits, des salles spacieuses et claires. Et la buanderie avec ses nouvelles machines... La salle de repassage nous offre l'aspect de ses tables bien rangées, aux nappes éclatantes... Nous devons encore à M. Canioni une innovation : l'atelier de cordonnerie...

Dimanche 4 juin 1928 - La fanfare de l'O.P. au festival de Compiègne. Voici le Clos Pompadour. Sur une vaste pelouse, entourée d'arbres magnifiques, plusieurs milliers de personnes sont assises sous le frais ombrage. Nous sommes dans un théâtre de verdure... L'Harmonie de Beauvais joue la première. Elle obtient un succès mérité, nos enfants ne sont pas les moins attentifs ni les derniers à applaudir....Sur un signal de monsieur Roger nos petits artistes s'apprêtent à gravir les gradins qui conduisent à la scène. Leur apparition produit sur les milliers d'auditeurs, d'abord un silence absolu, le public reste étonné, surpris. Puis il est charmé par tant de jeunesse, tant de grâce aussi.
... Dès les premières notes, nos enfants avaient conquis la foule, et nous repérions parmi les plus enthousiastes, tous ces hommes à képis de sociétés musicales, qui hochaient la tête et soupiraient d'admiration.
... Puis ce fut l'audition de l'Harmonie de Noyon qui fut très applaudie, et nos petits cempuisiens reprirent possession de la scène...

Avril 1929 - L'Opinion des Autres - Du journal l'Instrumental : Une belle société. L'orphelinat Prévost de la Préfecture de la Seine, à Cempuis, possède certainement la plus belle phalange enfantine que nous connaissons.M. Roger, ex-sous-chef de l'armée, premier prix du Conservatoire de Paris, a su donner à sa fanfare une cohésion absolument merveilleuse. Tout est en place : sonorité, justesse, nuances et rythmes. Le répertoire est tout à fait artistique : qu'on en juge : Une suite sur "Boris Godounov", remarquablement arrangée par Mr Roger; de même qu'une suite sur "l'Arlésienne"et une fantaisie sur "Sigurd". Puis aussi la "1ère symphonie" de Beethoven, une suite sur Werter, une fantaisie sur "Faust", etc., en somme répertoire digne de nos plus beaux orchestres symphoniques, suivant l'opinion de Mr Barat, le distingué chef du 5ème R.I. et de Mr Bernard, président de la Fédération Musicale de la Somme et de l'Harmonie d'Amiens qui eurent le plaisir de l'entendre.

L'AUTOMNE



Plus de chansons, plus de tendres murmures
Hôtes des bois sont partis dans les airs.
Dans la forêt plus de vertes ramures
C'est le silence au bocage désert !

Les feuilles sont tombées
A la voix des autans
Les feuilles sont tombées
Sous la plainte des vents.

Le soir venu sous la lampe qui brille
Quand la tempête mugit sous les cieux
Ah ! qu'il fait bon s'assembler en famille
Pour écouter le récit merveilleux !

Les feuilles sont tombées
A la voix des autans
Les feuilles sont tombées
Sous la plainte des vents.

LE NOËL DES JACQUES



2- C'est à petites journées
Qu'il s'en vient chez les humains
Guidé par nos cheminées
Il retrouve son chemin.
Il choisit bien mal son heure
L'hiver est un temps de chien !
Qu'on l'appelle en nos demeures
Tant crie-on Noël ! qu'il vient.

3- Vers la ville et le village
Si doux qu'on ne l'entend pas
Il chemine malgré l'âge
Toujours de son même pas.
A la même heure il arrive
Sous mon chaume et sous le tien.
Et partout la joie est vive
Tant crie-on Noël ! qu'il vient.

4- Qu'il donne à tous une tâche
Jours heureux et longue paix
Jacques, Jacques tu te fâches
Après tant de jours mauvais.
Que les fils après les pères
Ne l'appellent plus en vain
Et que le vieux monde espère
Tant crie-on Noël ! qu'il vient.

cps n°166 5°série
page 19

EOLE, DIEU DES VENTS, SOUFFLAIT CE JOUR LA...

A l'O.P. dans les années 40, une classe de cours préparatoire était dirigée par madame Volle que nous surnommions "p'tit cul" à cause de sa petite taille qu'elle compensait d'ailleurs par une autorité sans pareille.

Un jour qu'elle faisait son cours dans un silence absolu, de la rangée côté parc partit un bruit aussi intempestif que sonore - "Pékin" (Mr Denizart) aurait appelé cela une incongruité, de St-Fuscien, le médecin, une flatulence, et nous, tout simplement, un pet. Madame Volle indignée et rouge de colère s'écria :

- Qui a fait ça ?

Evidemment personne ne broncha. Elle insista :

- S'il ne se dénonce pas, toute la rangée sera punie.

Nous savions qui était le coupable mais à Cempuis on ne moucharde pas. De toute façon la punition ne pouvait être qu'à la hauteur du délit : privation de chocolat à 4 heures ou copie de lignes, tout au plus. - Vous n'y êtes pas ! Madame Volle avait l'imagination fertile et sa décision fut rapide. Elle enchaîna :

- Puisque personne ne se dénonce, toute la rangée ira prendre une purge à l'infirmerie.

Elle avait trouvé là le moyen radical de pallier une éventuelle récidive. Et c'est ainsi que toute la rangée de droite est allée ingurgiter une purge préparée avec soin par l'infirmière, madame Foubert.

Les camarades qui ont eu jadis l'occasion d'avaler la purge maison savent combien la punition était rude !

Le coupable s'en est peut-être bien trouvé, mais les autres, les innocents, n'ayant déjà plus en poche la feuille de papier salvatrice de la distribution faite avec parcimonie, comme toujours .... je vous l'demande !

Quant à moi, innocent parmi les innocents dans cette affaire, j'appréhendais le dimanche (le mercredi et le vendredi) jour des "péteux" * car je savais alors les conséquences que pouvait avoir dans la classe de Madame Volle - à son nez, à sa barbe - leur effet néfaste mais hélas! incontrôlable q.q. fois sur nos jeunes constitutions.

J'ajouterais à cette anecdote, qu'en d'autres circonstances, dans des temps moins studieux, au dortoir par exemple, un quidam derrière la porte, aurait pu entendre dans le calme du soir, les effets musicaux des haricots dans un grand concert offert -solo, pas solo - par de joyeux...instrumentistes.

En général, la franche rigolade se terminait par une formule sentencieuse, lapidaire, en 4 vers sulfureux, énoncée par le meilleur de la troupe.

Antoine.

* - Les 5 P. distribués chaque semaine, immuablement à nos repas : péteux (haricots secs) pétilles (lentilles) pois cassés, pâtes et patates.

Chant du soir

M. 104

on en-tend dans la val-lé...e la voix des clo-ches du soir Et sous la voû-te é......toi-lé...e L'â-me rêve a-vec es-poir. quand la tâche est terminée on est fier de sa journée Le sommeil semble plus doux le sommeil semble plus doux Labou-reurs endormez-vous. quand la tâche est terminée On est fier de sa jour-née Le som-meil semble plus doux le som-meil semble plus doux Labou-reurs, endormez-vous La-bou-reurs, endormez-vous

Dor-mez jus....ques à l'au-ro-re d'un pai-si-ble et doux som-meil que de-main vous trouve en-co...re De-bout a......vec le so-leil " " " " " "

Chant des matelots

M. 106 – Résolument.

Allons a-mis l'air est calme sur l'on-de tout à par-tir semble nous enga-ger Quittons la terre et vers un autre monde. voguons voguons sans souci du dan-ger

Con-fi-ons nous à la sainte espé-ran....ce c'est un pi-lote as-suré sur les flots Hissons la voile et sur la mer im-mense nous re.....dirons le chant des mate-lots

Ils sont partis et dé-jà l'ori-flam...me a dispa-ru fuyant dans le lointain Parfois la brise ap-porte un bruit de rame et des lambeaux de leur joyeux re-frain

Rall... dim...

p Barcarolle –

Sur le limpide a-zur ma légère na-cel-le imi-te l'hiron-del-le sillon-nant le ciel pur

cres.

. . et d'aujourd'hui

cps n°166 5°série
jaquette p.3



Cérémonies au Caveau

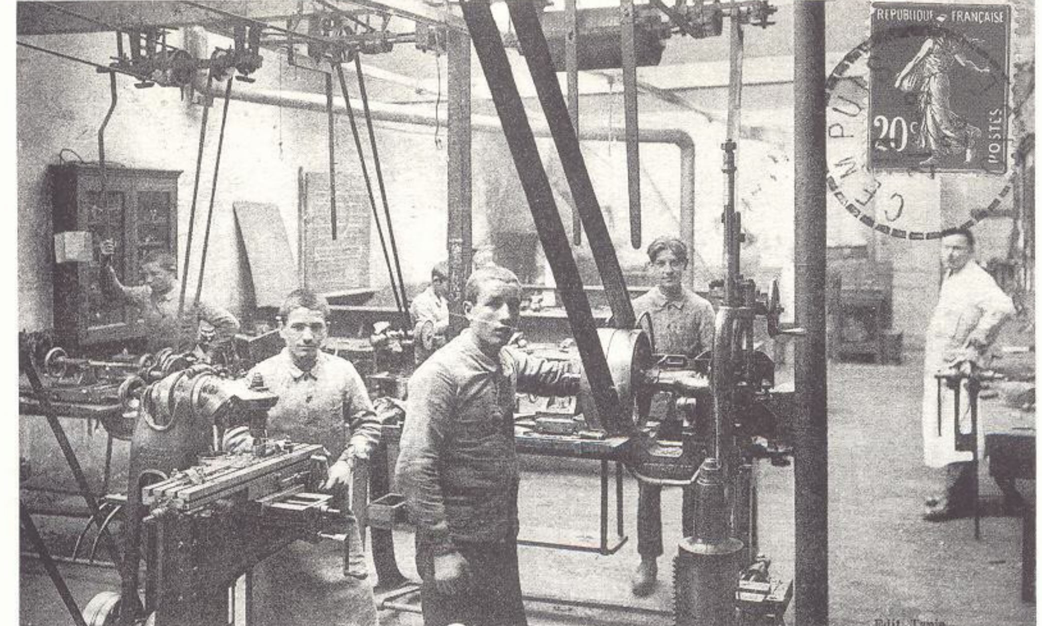




A la Cour d'Honneur



cps n°166 5°série
jaquette p.4





1920
1930





